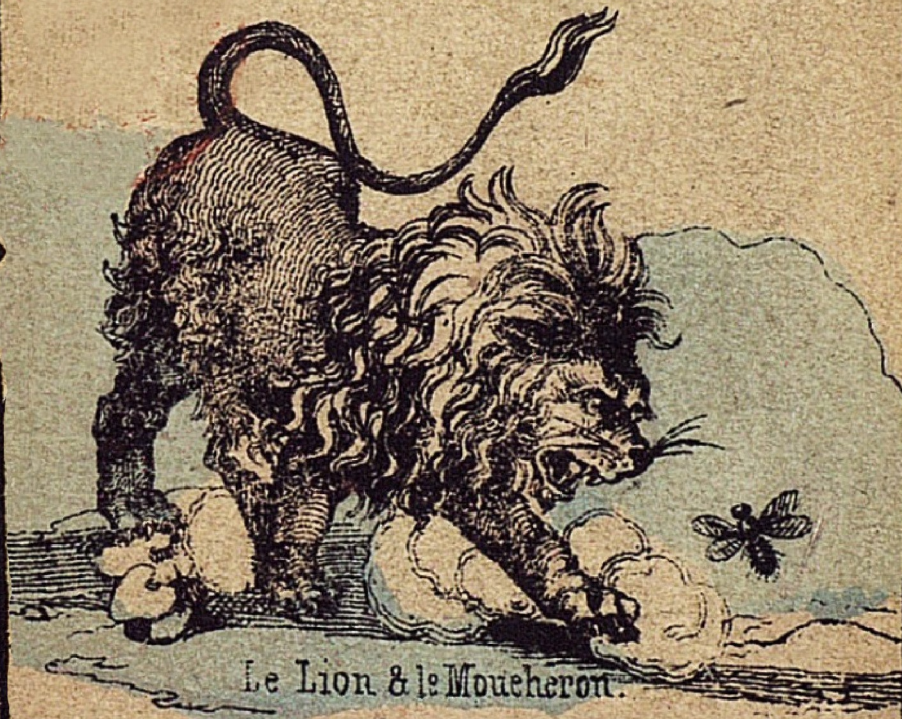


Fables de La Fontaine

**FABLES**  
**DE**  
**LAFONTAINE.**



Le Lion & le Moucheeron.

**PINOT & SAGARE, ÉDITEURS À ÉPINAL,**

Fournisseurs brevetés par S. M. l'Empereur.

DÉPOSÉ. 60

## La cigale et la fourmi

La Cigale, ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue :  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.  
Elle alla crier famine  
Chez la Fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
« Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'août, foi d'animal,  
Intérêt et principal. »  
La Fourmi n'est pas prêteuse :  
C'est là son moindre défaut.  
« Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
— Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaie.  
— Vous chantiez ? J'en suis fort aise.  
Eh bien ! Dansez maintenant. »

# FABLES DE LA FONTAINE.



LA CIGALE ET LA FOURMI.

## Le corbeau et le renard

Maître Corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître Renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
Et ! bonjour, Monsieur du Corbeau.  
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.  
À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le Renard s'en saisit, et dit : Mon bon Monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.  
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.  
Le Corbeau, honteux et confus,  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.



**LE CORBEAU ET LE RENARD.**

# La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf

Une Grenouille vit un Bœuf  
Qui lui sembla de belle taille.  
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,  
Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille  
Pour égaler l'animal en grosseur,  
Disant : « Regardez bien, ma sœur,  
Est-ce assez ? dites-moi : n'y suis-je point encore ?  
— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?  
— Vous n'en approchez point. » La chétive péclore  
S'enfla si bien qu'elle creva.  
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :  
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs,  
Tout petit Prince a des Ambassadeurs,  
Tout Marquis veut avoir des Pages.



LA GRENOUILLE ET LE BŒUF.

## Le loup devenu berger

Un Loup qui commençait d'avoir petite part  
Aux Brebis de son voisinage,  
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du Renard,  
Et faire un nouveau personnage.  
Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton,  
Fait sa houlette d'un bâton ;  
Sans oublier la Cornemuse.  
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,  
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau,  
C'est moi qui suis Guillot Berger de ce troupeau.  
Sa personne étant ainsi faite,  
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,  
Guillot le Sycophante approche doucement.  
Guillot le vrai Guillot étendu sur l'herbette,  
Dormait alors profondément.  
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette.  
La plupart des Brebis dormaient pareillement.  
L'hypocrite les laissa faire :  
Et pour pouvoir mener vers son fort les Brebis,  
Il voulut ajouter la parole aux habits,  
Chose qu'il croyait nécessaire.  
Mais cela gêna son affaire.  
Il ne put du Pasteur contrefaire la voix.  
Le ton dont il parla fit retentir les bois,  
Et découvrit tout le mystère.  
Chacun se réveille à ce son,  
Les Brebis, le Chien, le Garçon.  
Le pauvre Loup dans cet esclandre,  
Empêché par son hoqueton,  
Ne put ni fuir ni se défendre.  
Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.  
Quiconque est Loup, agisse en Loup ;  
C'est le plus certain de beaucoup.





LE LOUP DEVENU BERGER.

## Le loup et l'agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure :

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un Agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

— Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

— Je n'en ai point.

— C'est donc quelqu'un des tiens :

Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos bergers, et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge.

Là-dessus, au fond des forêts

Le Loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès.



LE LOUP ET L'AGNEAU.

## Le corbeau voulant imiter l'aigle

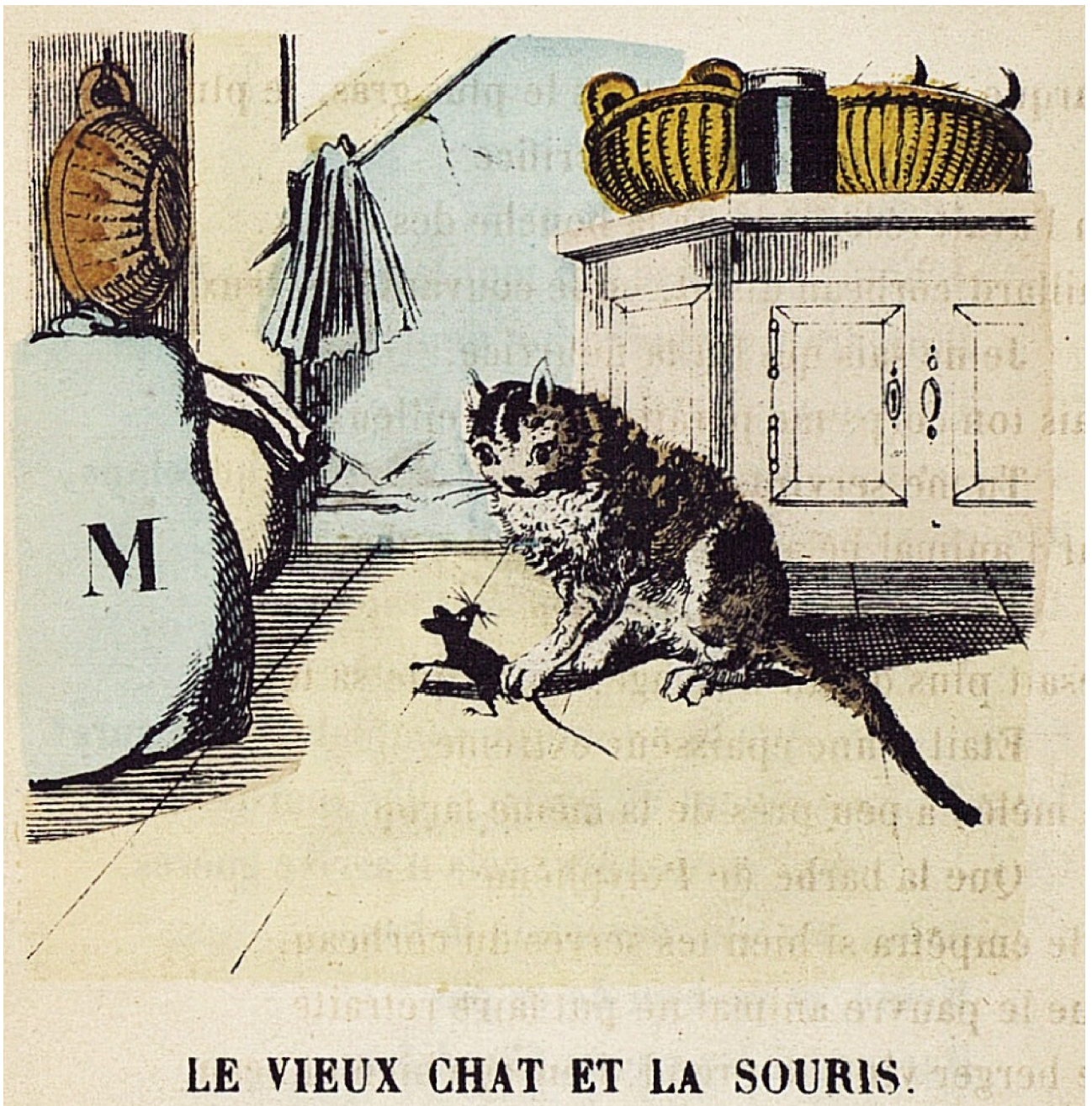
L'Oiseau de Jupiter enlevant un mouton,  
Un Corbeau témoin de l'affaire,  
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,  
En voulut sur l'heure autant faire.  
Il tourne à l'entour du troupeau,  
Marque entre cent Moutons le plus gras, le plus beau,  
Un vrai Mouton de sacrifice :  
On l'avait réservé pour la bouche des Dieux.  
Gaillard Corbeau disait, en le couvant des yeux :  
Je ne sais qui fut ta nourrice ;  
Mais ton corps me paraît en merveilleux état :  
Tu me serviras de pâture.  
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.  
La Moutonnière créature  
Pesait plus qu'un fromage, outre que sa toison  
Était d'une épaisseur extrême,  
Et mêlée à peu près de la même façon  
Que la barbe de Polyphème.  
Elle empêtra si bien les serres du Corbeau  
Que le pauvre animal ne put faire retraite.  
Le Berger vient, le prend, l'encage bien et beau,  
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.  
Il faut se mesurer, la conséquence est nette :  
Mal prend aux Volereaux de faire les Voleurs.  
L'exemple est un dangereux leurre :  
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs ;  
Où la Guêpe a passé, le Moucheron demeure.



LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE.

## Le vieux chat et la jeune souris

Une jeune Souris, de peu d'expérience,  
Crut fléchir un vieux Chat, implorant sa clémence,  
Et payant de raisons le Raminagrobis :  
« Laissez-moi vivre : une souris  
De ma taille et de ma dépense  
Est-elle à charge en ce logis ?  
Affamerais-je, à votre avis,  
L'hôte et l'hôtesse, et tout leur monde ?  
D'un grain de blé je me nourris :  
Une noix me rend toute ronde.  
À présent je suis maigre ; attendez quelque temps :  
Réservez ce repas à messieurs vos enfants. »  
Ainsi parlait au Chat la Souris attrapée.  
L'autre lui dit : « Tu t'es trompée :  
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?  
Tu gagnerais autant de parler à des sourds.  
Chat, et vieux, pardonner ? cela n'arrive guères.  
Selon ces lois, descends là-bas,  
Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,  
Haranguer les sœurs filandières :  
Mes enfants trouveront assez d'autres repas. »  
Il tint parole. Et pour ma fable  
Voici le sens moral qui peut y convenir :  
La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :  
La vieillesse est impitoyable.

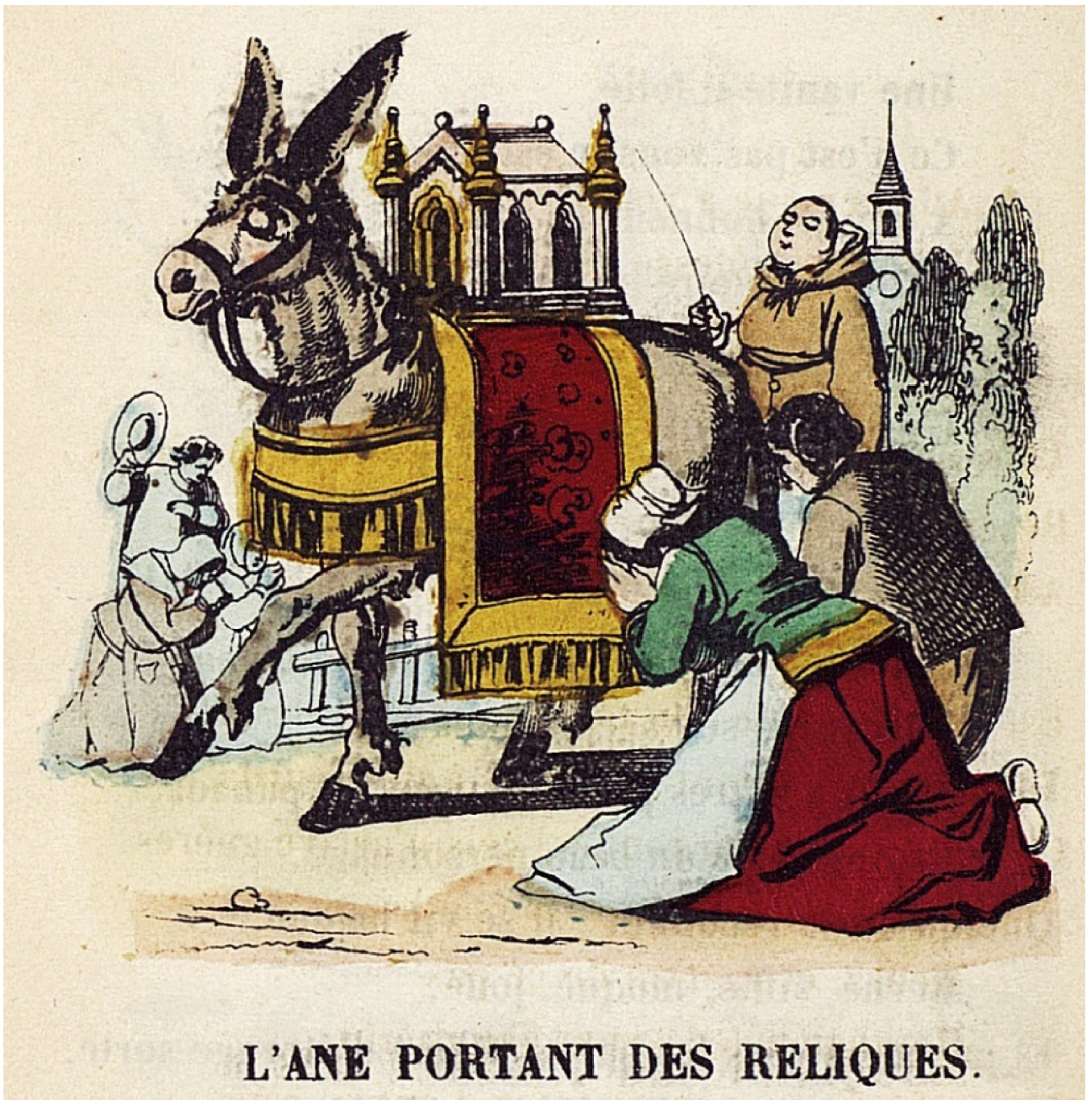


**LE VIEUX CHAT ET LA SOURIS.**

## L'âne portant des reliques

Un Baudet, chargé de reliques,  
S'imagina qu'on l'adorait :  
Dans ce penser il se carrait,  
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.  
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :  
« Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit  
Une vanité si folle.  
Ce n'est pas vous, c'est l'Idole  
À qui cet honneur se rend,  
Et que la gloire en est due. »  
D'un magister ignorant  
C'est la robe qu'on salue.





L'ANE PORTANT DES RELIQUES.

## Les grenouilles qui demandent un roi

Les Grenouilles, se lassant  
De l'état démocratique,  
Par leurs clameurs firent tant  
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.  
Il leur tomba du ciel un Roi tout pacifique :  
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,  
Que la gent marécageuse,  
Gent fort sottre et fort peureuse,  
S'alla cacher sous les eaux,  
Dans les joncs, dans les roseaux,  
Dans les trous du marécage,  
Sans oser de longtemps regarder au visage  
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau ;  
Or c'était un soliveau,  
De qui la gravité fit peur à la première  
Qui, de le voir s'aventurant,  
Osa bien quitter sa tanière.  
Elle approcha, mais en tremblant.  
Une autre la suivit, une autre en fit autant,  
Il en vint une fourmilière ;  
Et leur troupe à la fin se rendit familière  
Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.  
Le bon Sire le souffre, et se tient toujours coi.  
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.  
« Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui se remue. »  
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,  
Qui les croque, qui les tue,  
Qui les gobe à son plaisir,  
Et Grenouilles de se plaindre ;  
Et Jupin de leur dire : « Eh quoi ! votre désir  
À ses lois croit-il nous astreindre ?  
Vous auriez dû premièrement  
Garder votre gouvernement ;  
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire  
Que votre premier Roi fût débonnaire et doux :  
De celui-ci contentez-vous,  
De peur d'en rencontrer un pire. »



LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI

# Le rat et l'éléphant

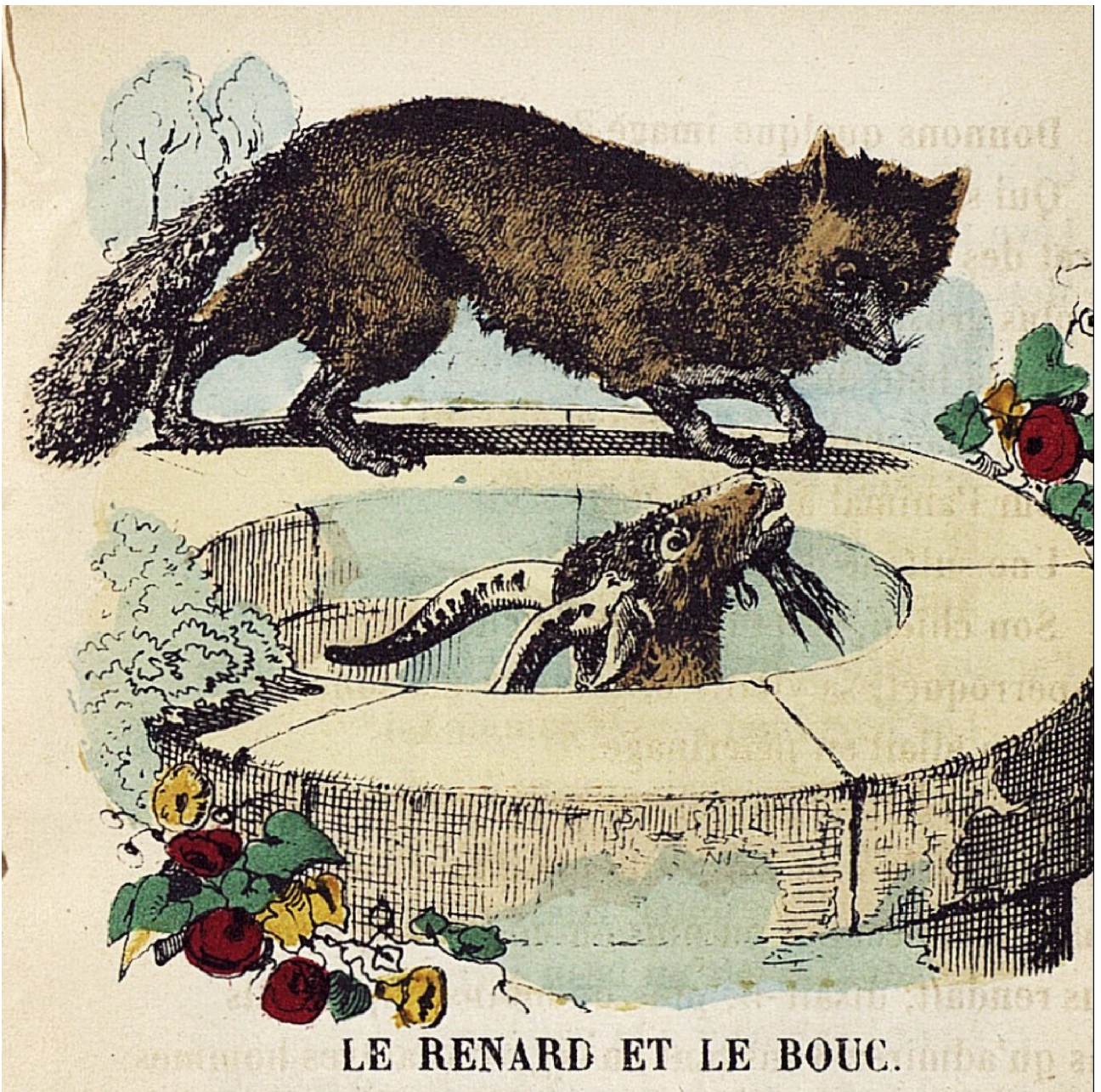
Se croire un personnage est fort commun en France :  
On y fait l'homme d'importance,  
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.  
C'est proprement le mal français.  
La sotte vanité nous est particulière.  
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :  
Leur orgueil me semble, en un mot,  
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.  
Donnons quelque image du nôtre  
Qui sans doute en vaut bien un autre.  
Un Rat des plus petits voyait un Éléphant  
Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent  
De la bête de haut parage,  
Qui marchait à gros équipage.  
Sur l'animal à triple étage  
Une sultane de renom,  
Son Chien, son Chat et sa Guenon,  
Son Perroquet, sa Vieille et toute sa maison,  
S'en allait en pèlerinage.  
Le Rat s'étonnait que les gens  
Fussent touchés de voir cette pesante masse :  
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place  
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !  
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?  
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?  
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,  
D'un grain moins que les éléphants. »  
Il en aurait dit davantage ;  
Mais le Chat, sortant de sa cage,  
Lui fit voir en moins d'un instant  
Qu'un rat n'est pas un éléphant.



LE RAT ET L'ÉLÉPHANT.

## Le renard et le bouc

Capitaine Renard allait de compagnie  
Avec son ami Bouc des plus hauts encornés.  
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;  
L'autre était passé maître en fait de tromperie.  
La soif les obligea de descendre en un puits.  
Là chacun d'eux se désaltère.  
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,  
Le Renard dit au Bouc : « Que ferons-nous, compère ?  
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.  
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;  
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine  
Je grimperai premièrement ;  
Puis sur tes cornes m'élevant,  
À l'aide de cette machine,  
De ce lieu-ci je sortirai,  
Après quoi je t'en tirerai.  
– Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue  
Les gens bien sensés comme toi.  
Je n'aurais jamais, quant à moi,  
Trouvé ce secret, je l'avoue. »  
Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,  
Et vous lui fait un beau sermon  
Pour l'exhorter à patience.  
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence  
Autant de jugement que de barbe au menton,  
Tu n'aurais pas, à la légère,  
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors.  
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts :  
Car pour moi, j'ai certaine affaire  
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »  
En toute chose il faut considérer la fin.

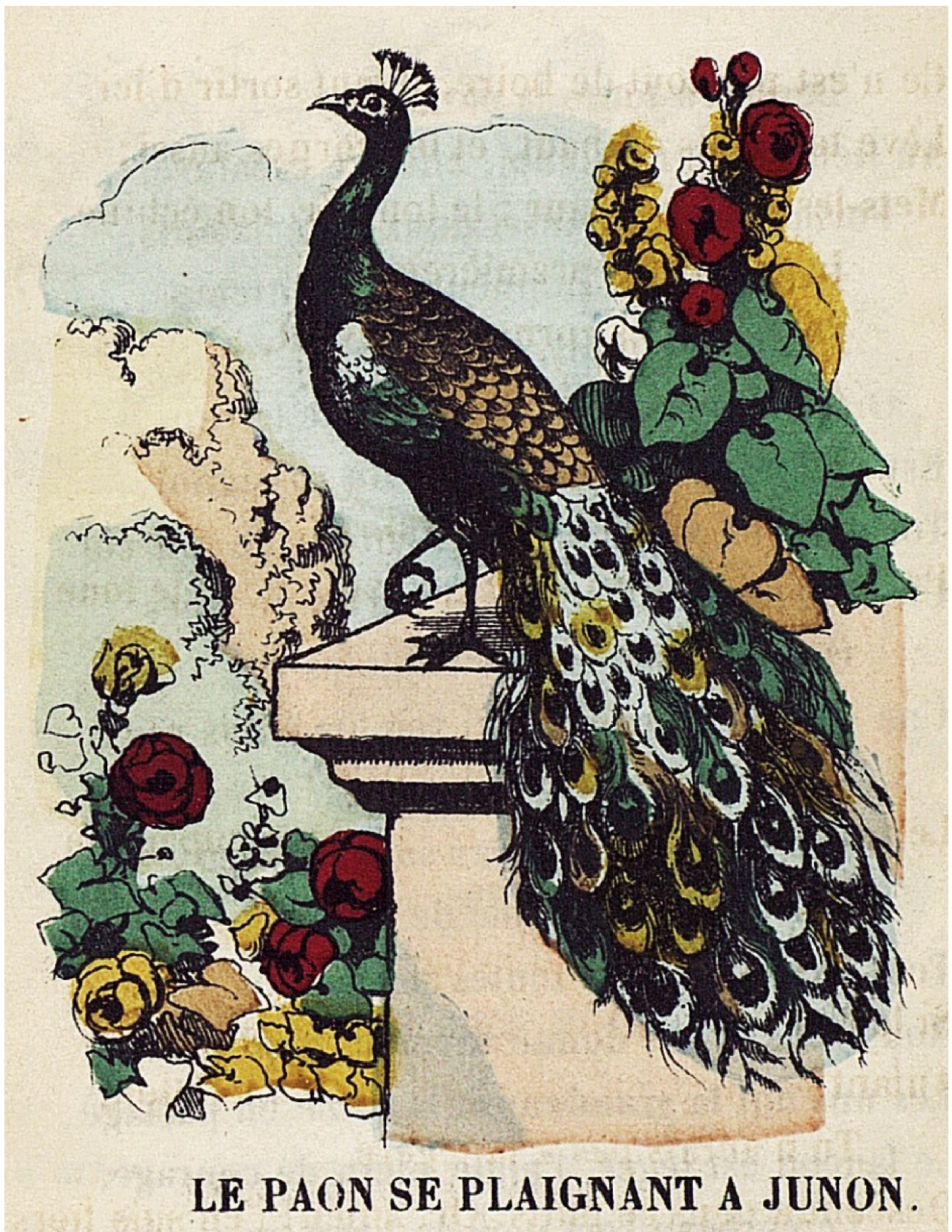


LE RENARD ET LE BOUC.

## Le paon se plaignant à Junon

Le Paon se plaignait à Junon :  
Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison  
Que je me plains, que je murmure ;  
Le chant dont vous m'avez fait don  
Déplaît à toute la Nature :  
Au lieu qu'un Rossignol, chétive créature,  
Forme des sons aussi doux qu'éclatants ;  
Est lui seul l'honneur du Printemps.  
Junon répondit en colère :  
Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,  
Est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol ?  
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col  
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies,  
Qui te panades, qui déploies  
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux  
La Boutique d'un Lapidaire ?  
Est-il quelque oiseau sous les Cieux  
Plus que toi capable de plaire ?  
Tout animal n'a pas toutes propriétés ;  
Nous vous avons donné diverses qualités,  
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;  
Le Faucon est léger, l'Aigle plein de courage ;  
Le Corbeau sert pour le présage ;  
La Corneille avertit des malheurs à venir ;  
Tous sont contents de leur ramage.  
Cesse donc de te plaindre, ou bien, pour te punir,  
Je t'ôterai ton plumage.

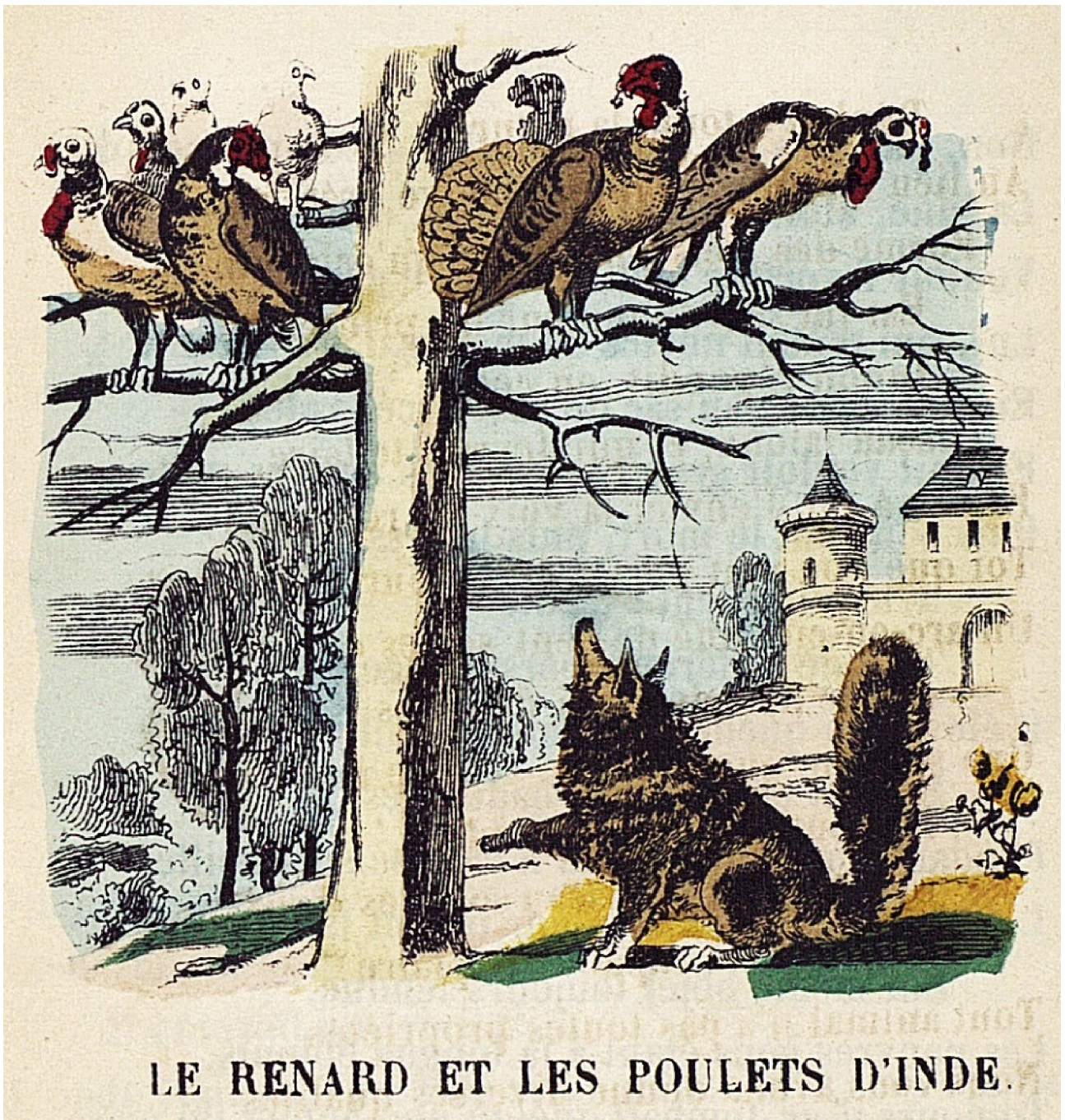




LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON.

## Le renard et les poulets d'Inde

Contre les assauts d'un Renard  
Un arbre à des Dindons servait de citadelle.  
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,  
Et vu chacun en sentinelle,  
S'écria : « Quoi ! ces gens se moqueront de moi !  
Eux seuls seront exempts de la commune loi !  
Non, par tous les Dieux, non. » Il accomplit son dire.  
La lune, alors luisant, semblait contre le Sire  
Vouloir favoriser la dindonnière gent.  
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,  
Eut recours à son sac de ruses scélérates,  
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,  
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.  
Arlequin n'eût exécuté  
Tant de différents personnages.  
Il élevait sa queue, il la faisait briller,  
Et cent mille autres badinages.  
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller  
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue  
Sur même objet toujours tendue.  
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,  
Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris  
Autant de mis à part : près de moitié succombe.  
Le compagnon les porte en son garde-manger.  
Le trop d'attention qu'on a pour le danger  
Fait le plus souvent qu'on y tombe.



LE RENARD ET LES POULETS D'INDE.

# Le héron

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,  
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou :  
Il côtoyait une rivière.  
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;  
Ma commère la Carpe y faisait mille tours  
Avec le Brochet son compère.  
Le Héron en eût fait aisément son profit :  
Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre.  
Mais il crut mieux faire d'attendre  
Qu'il eût un peu plus d'appétit :  
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.  
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,  
S'approchant du bord, vit sur l'eau  
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.  
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,  
Et montrait un goût dédaigneux,  
Comme le rat du bon Horace.  
« Moi, des tanches ! dit-il ; moi, Héron, que je fasse  
Une si pauvre chère ! et pour qui me prend-on ? »  
La tanche rebutée, il trouva du goujon.  
« Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un Héron !  
J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux Dieux ne plaise ! »  
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon  
Qu'il ne vit plus aucun poisson.  
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise  
De rencontrer un limaçon.  
Ne soyons pas si difficiles :  
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;  
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.  
Gardez-vous de rien dédaigner ;  
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.  
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons  
Que je parle : écoutez, humains, un autre conte ;  
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.



LE HÉRON.

# Le lion et le moucheron

Va-t'en chétif insecte, excrément de la terre.  
C'est en ces mots que le Lion  
Parlait un jour au Moucheron.  
L'autre lui déclara la guerre.  
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi  
Me fasse peur, ni me soucie ?  
Un bœuf est plus puissant que toi ;  
Je le mène à ma fantaisie.  
À peine il achevait ces mots,  
Que lui-même il sonna la charge,  
Fut le Trompette et le Héros.  
Dans l'abord il se met au large ;  
Puis prend son temps, fond sur le cou  
Du Lion qu'il rend presque fou.  
Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;  
Il rugit, on se cache, on tremble à l'environ :  
Et cette alarme universelle  
Est l'ouvrage d'un Moucheron.  
Un avorton de Mouche en cent lieux le harcèle,  
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,  
Tantôt entre au fond du naseau.  
La rage alors se trouve à son faite montée.  
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir  
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,  
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.  
Le malheureux Lion se déchire lui-même,  
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,  
Bat l'air qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême  
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.  
L'insecte du combat se retire avec gloire :  
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire ;  
Va partout l'annoncer ; et rencontre en chemin  
L'embuscade d'une araignée.  
Il y rencontre aussi sa fin.  
Quelle chose par là nous peut être enseignée ?  
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis,  
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;  
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,  
Qui périt pour la moindre affaire.

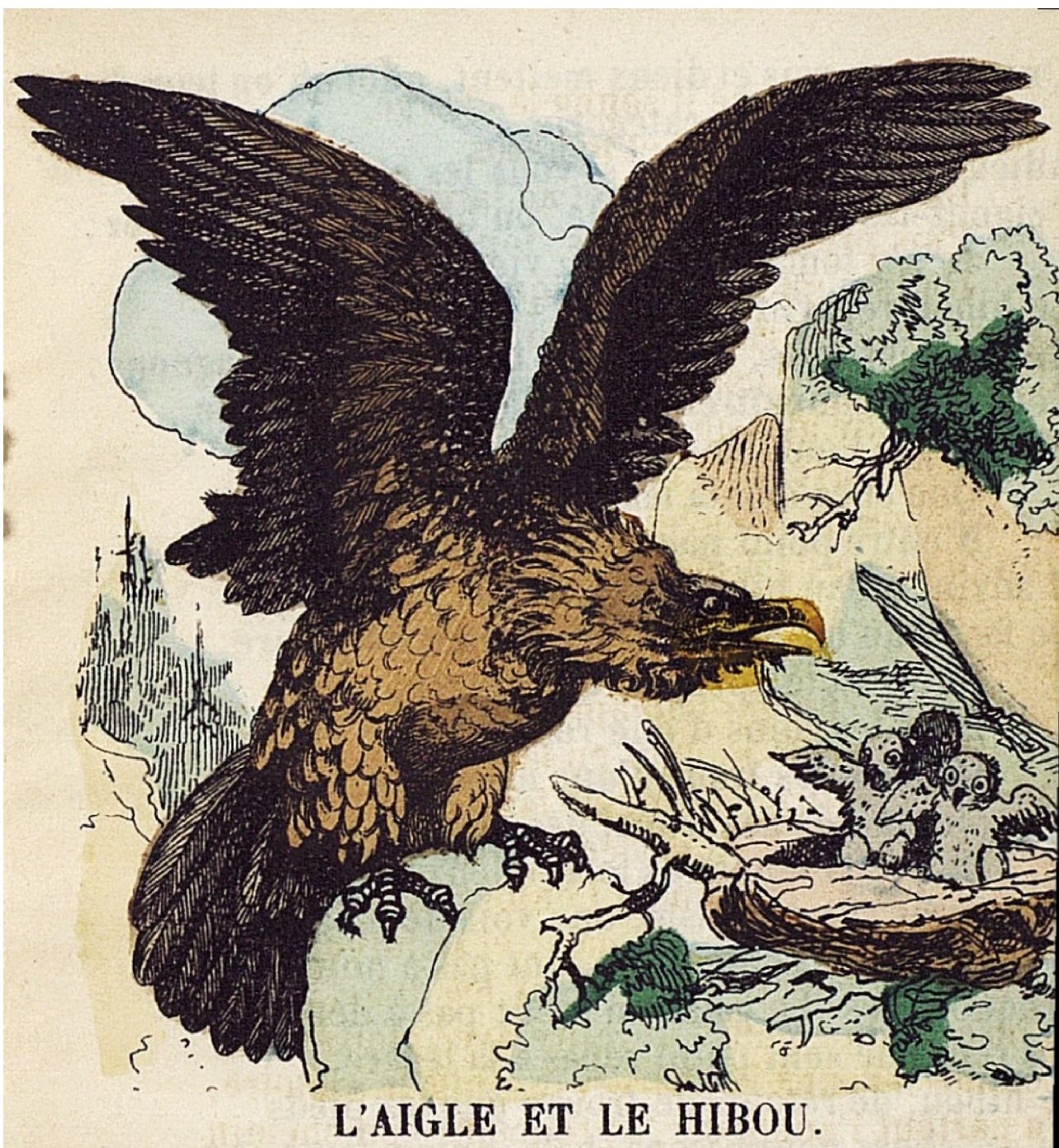


LE LION ET LE MOUCHERON.

## L'aigle et le hibou

L'Aigle et le Chat-huant leurs querelles cessèrent ;  
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.  
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,  
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou.  
Connaissez-vous les miens ? dit l'Oiseau de Minerve.  
Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste Oiseau.  
Je crains en ce cas pour leur peau :  
C'est hasard si je les conserve.  
Comme vous êtes Roi, vous ne considérez  
Qui ni quoi : Rois et Dieux mettent, quoi qu'on leur die,  
Tout en même catégorie.  
Adieu mes nourrissons si vous les rencontrez.  
Peignez-les moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez.  
Je n'y toucherai de ma vie.  
Le Hibou repartit : Mes petits sont mignons,  
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons.  
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.  
N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien  
Que chez moi la maudite Parque  
N'entre point par votre moyen.  
Il advint qu'au Hibou Dieu donna géniture,  
De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,  
Notre Aigle aperçut d'aventure,  
Dans les coins d'une roche dure,  
Ou dans les trous d'une mesure  
(Je ne sais pas lequel des deux),  
De petits monstres fort hideux,  
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.  
Ces enfants ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami :  
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi.  
Ses repas ne sont point repas à la légère.  
Le Hibou de retour ne trouve que les pieds  
De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.  
Il se plaint, et les Dieux sont par lui suppliés  
De punir le brigand qui de son deuil est cause.  
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,  
Ou plutôt la commune loi,  
Qui veut qu'on trouve son semblable  
Beau, bien fait, et sur tous aimable.  
Tu fis de tes enfants à l'Aigle ce portrait,  
En avaient-ils le moindre trait ?





L'AIGLE ET LE HIBOU.





